Zeitschrift: SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways
Herausgeber: Schweizerische Bundesbahnen
Band: 3 (1929)
Heft: 6

Artikel: Bellinzone : dessin de l'artiste-peintre Baldo Carugo
Autor: Wyler, Théo
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-780179

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

BELLINZONE

Dessin de l'artiste-peintre Baldo Carugo

Pendant la quinzaine que durera le prochain tir fédéral (12—28 juillet 1929) Bellinzone, le chef-lieu du canton du Tessin, accueillera probablement plus de visiteurs qu'elle n'en reçut jamais. Le voyageur pressé n'a pas, en effet, l'habitude de s'y arrêter. Confortablement installé dans le wagon qui l'entraîne vers Lugano, Locarno, la région des lacs, terres privilégiées, c'est à peine s'il daigne l'honorer d'un regard.

Et pourtant, Bellinzone mérite mieux que cette indifférence. Pour ceux qui savent voir, elle est une des villes les plus intéressantes et les plus pittoresques de notre pays. Entourée du cirque de ses montagnes blanches ou brunes en hiver, mauves au printemps, d'un vert tendre en été, pourpres en automne, elle dresse fièrement, aux yeux de qui débouche de la Léventine ou de la Mesolcina, la masse de ses trois châteaux vers un ciel d'une pureté incomparable. En deçà, on quitte à peine les sombres défilés des Alpes. Au delà, on entrevoit déjà le gracieux profil des molles collines lombardes. C'est encore la Suisse et c'est aussi l'Italie. Deux climats s'affrontent à ce carrefour, deux civilisations s'y mêlent, l'avenir y donne la main au passé, et cela crée un mélange bien savoureux qu'on ne trouve nulle part ailleurs. Faisons halte ici, ne fût-ce qu'un jour!

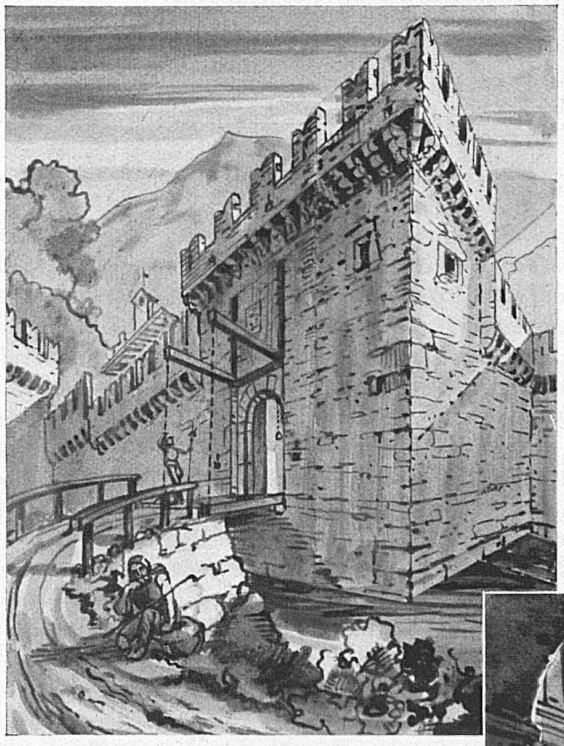
Locarno a la grâce, Lugano la beauté, Bellinzone le caractère.

* * *

Si jamais une ville a mérité le nom de sentinelle, c'est bien celle qui monte la garde depuis toujours dans cette plaine que tant de nations se disputèrent et où coula le sang des Suisses, des Italiens, des Allemands et des Français. Si l'on veut embrasser la cité d'un coup d'œil et connaître son histoire, il faut gravir les pentes ensoleillées de Saint-Michel. Entre les deux murailles qui, de la montagne au fleuve, barrent la vallée, Bellinzone est là, tapie tout entière, étageant ses toits gris qui se confondent avec le granit des roches, élevant ses clochers, entr'ouvrant parcimonieusement le mince sillon de ses ruelles. Aucun espace inutilisé. De-ci de-là, un pan de jardin dans une cour, un arbre en fleur sur une tourelle. Qu'importe si la bourgade d'autrefois a fait craquer sa ceinture aujourd'hui et si ses faubourgs débordent dans les grasses prairies des alentours! On ne contemple que la citadelle bâtie pour la guerre. C'est un poing fermé qui va frapper, un repliement prêt à bondir.

* * *

Ville rude comme le terrain où elle se resserre, où elle s'agrippe, où elle s'enchâsse. Ce n'est pas ici le lieu des couples en voyage de noces, mais bien celui des âmes passionnées et solitaires pour lesquelles nulle extase ne vaut celle que donne ce viril spectacle: la griffe de l'homme sur le sol.



Au-dessus: L'ancienne porte de Locarno vers 1600

A droite: Sous les arcades de Bellinzone vers 1690

Oben: Das alte Locarneser Tor um die Zeit von 1600

Rechts: In den Lauben Bellinzonas um 1690

Bellinzone a trois châteaux. Saint-Michel, le plus ancien, date du début du XIVème siècle et fut, dit-on, construit sur les ruines d'une forteresse romaine. Ses deux tours semblent percer l'azur. Il fait bon rêver à leur ombre. Mais ne vous avisez pas de franchir l'enceinte réservée: vous y trouveriez l'arsenal cantonal qui sent le cuir bouilli et le vieux papier.

Le château de Montebello, appelé aussi château de Schwyz, est le plus remarquable, le seul qui nous permette d'évoquer la vie des siècles écoulés. On y admire des ponts-levis, des donjons, des oubliettes. «On y admire», façon de parler, bien entendu, car un tel édifice ne peut que donner le frisson, soit qu'on songe aux peines qu'il a coûtées, soit qu'on imagine la cruauté des combats dont il fut le témoin impassible. Accotée contre un bastion, une petite chapelle est blottie. Elle est fortifiée, elle aussi, nue, sans tendresse, sans mystère, brutale comme les hommes qui venaient y prier avant de mourir.

Des trois châteaux, le plus lointain, le plus haut est celui que je préfère. Planté dans le roc du Sasso Corbaro, il est presque invisible de la vallée: seul, le faîte de ses créneaux émerge de la verdure et se détache, dentelle grise, sur les pentes du Mont de la Croix. Un chemin qui serpente au flanc de la colline y conduit en une demi-heure, à travers des bois de châtaigniers et des champs de bruyères. Au fur et à mesure que vous vous élevez, la plaine vaporeuse paraît s'élargir à vos pieds et se perdre dans le lac Majeur. Les villages qui l'entourent sont des pierres blanches dans un pré. A l'horizon, deux montagnes encadrent, comme les portants d'un décor, cette toile de fond: le Monte Leone derrière lequel s'estompe, rose un peu, la Pointe-Dufour. Brusquement, à un détour du sentier, une poterne s'arc-boute contre un rocher. Arrivés dans la cour du château — ce fort n'est plus qu'un «grotto» — vous y deviserez, accoudés sur les tables de granit, en buvant le vin frais qui bleuit dans les tasses de faïence.

* * *

L'hôtel-de-ville est le plus bel ornement de la jolie place triangulaire du Nosetto d'un dessin si hardi. Il a été rebâti en 1924, sur le modèle de l'ancien palais de la commune que des générations impies avaient outrageusement enlaidi. L'œuvre de l'architecte Tallone n'est pas une copie, toutefois, mais une intelligente reconstitution du passé.

* * *

L'église-cathédrale de Bellinzone est dédiée à Saint-Pierre et à Saint-Stéphane. C'est la plus grande du Tessin. Elle fut édifiée à partir de 1514, d'après les plans du célèbre architecte Tomaso Rodari de Maroggia. Sa façade est imposante. D'un rythme ample et simple à la fois, elle se dresse d'un seul jet, sans reprises, sans bavures, définitive. On distingue derrière l'autel, dans la pénombre, un immense tableau encadré de marbre noir et qui représente une descente de croix. Il est attribué au Tintoret.

La vieille poste de Bellinzone en 1850

A gauche: Sous les remparts de Bellinzone vers la fin du XVe siècle

Oben: Die alte Post im Jahre 1850

Links: Hinter den Ringmauern Bellinzonas um die Wende des XV. Jahrhunderts

Saint-Blaise, l'église mère de Bellinzone, s'élève hors des murs, selon une antique coutume, dans le quartier qu'on appelle la «Nice bellinzonaise», parce que, abrité du vent, il égrène ses villas au milieu d'une végétation méridionale. Cette basilique romane date du XIIe siècle. Très pure de lignes, encore qu'un peu trapue, elle est ornée de plusieurs fresques dont une au moins, celle du tympan de la porte d'entrée, est de premier ordre. La vierge, mélancolique, préoccupée ainsi que toutes les mères par l'avenir, tient son fils contre son épaule, mais le bébé, l'œil perdu dans le vague, déjà tourné vers son destin, est presque détaché d'elle. Et rien n'est plus émouvant que ce groupe qui symbolise de façon si poignante l'inquiétude maternelle et l'inconsciente ingratitude des enfants.

L'église qui exige le plus d'attention est indéniablement Sainte-Marie des Grâces. Elle fait partie d'un ancien couvent des frères observantins fondé par les Franciscains, à quelques pas de Saint-Blaise, à la fin du XVe siècle. La porte en ogive franchie, on admire tour à tour le plafond de bois sculpté et enjolivé et la vaste fresque qui décore la paroi transversale et qui rappelle le chef-d'œuvre de Bernardo Luini à Sainte-Marie des Anges de Lugano. Quand l'œil s'est habitué à l'obscurité, on entre dans la première chapelle de gauche et l'on s'y trouve, ébloui, en présence d'une fresque du goût le plus rare: Saint-Bernardin prêchant. Le visage émacié du saint est rendu avec un art étonnant. Le geste impérieux de son bras levé est irrésistible. Dans l'angle droit, un Saint-Sébastien au visage enfantin sourit de de ce sourire adorable qu'on ne voit qu'aux Luini. Au fond d'une autre chapelle enfouie dans l'ombre, on découvrit en 1923, derrière un tabernacle, une fresque représentant les funérailles de la Vierge, et dont les parties principales sont dues évidemment à l'un des grands maîtres italiens. Cette peinture, d'une composition extrêmement originale, contient 14 personnages. Les couleurs en sont d'une fraîcheur extraordinaire. On remarquera le groupe des trois clercs de droite qui évoque les meilleurs de Botticelli et l'expression douloureuse des apôtres, de Pierre et de Jean, particulièrement.

* * *

Celui qui saura regarder Bellinzone fera des découvertes ravissantes. Portiques ombreux aux fines colonnades, petites rues charmantes, vieilles enseignes, comme celles de l'Hôtel du Cerf, portail en fer forgé du palais Molo, portail à claire-voie s'ouvrant sur les jardins Sacchi dans la Via Urico, façades à l'italienne ornées de sculptures baroques, balcons des maisons Bruni et Ponzio, frontons délicats que le temps a épargnés, et cette porte magnifique aux proportions parfaites par laquelle on devrait pénétrer dans le plus enchanté des parcs, mais qui, hélas! donne accès à une cour ignoble et qu'on peut observer non loin du pont de la Torretta.

* * *

Je vous entends me dire: «Bellinzone n'a point de lac». La belle affaire! Le charme des lacs s'offre à tout venant, mais celui des plaines, plus complexe, plus hermétique, qui l'a goûté une fois ne saurait s'en déprendre. Les gris, les verts, les bruns se fondent en accords subtils, comme les vagues d'une symphonie printannière. De temps en temps, un grand remous argenté se propage: c'est le vent joyeux qui dénoue son écharpe.

Bellinzone est assise au bord de la plaine de Magadino, les pieds dans les hautes herbes.

* * *

Soirs de juin sous les loggias fleuries de glycines!... Le ciel, au-dessus des cèdres, est tout parsemé d'étoiles et, dans les allées du jardin, les lucioles, ces autres étoiles plus proches, poursuivent leur vol capricieux. Limpidité du silence. Parfois, seulement, un sourd grondement se fait entendre, un train passe, Pullman, Orient Express, Ostende-Constantinople. Il emporte nos rêves dans son bruyant village. Et dépouillés de toute envie, sans désirs et sans regrets, nous ne sommes plus qu'un souffle calme au creux de la nuit bienveillante.

Soirs de juin sous les loggias fleuries de glycines!...

Théo Wyler.

CHANTUNET RUMAUNTSCH

IL PUR GRISCHUN

Quei ei miu grepp, quei ei miu crapp,
Cheu tschentel jeu miu pei,
Artau hai jeu vus da miu bab,
Sai a negin marschei.
Als loschs tirans ch' han nus spogliau
Da libertats e beins,
Il truament presdestinau
Dals Rhets ei uss conpleins.
Castials e tuors han balucau,
Stulius ei gl' inimitg;
Il pur cun pugns e pals armau
Defenda ferm siu vitg.
Il Camogasc ha protegiu
L' honur de siu affont;
Il Gion Caldar ha resistiu
Al castellan beffiont.
Gie, libers sundel jeu naschius,
Ruasseivels vi dormir,
E libers sundel si carschius
E libers vi morir.

P. A. Vincenz e A. Huonder
(Chalavaina, mus. Otto Barblan).